François JOST, *La Méchanceté en actes à l'ère numérique*

Paris, CNRS Éd., 2018, 192 pages

David Galli

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/16938>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.16938

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2018

Pagination : 410-413

ISBN : 978-2-8143-0543-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

David Galli, « François JOST, *La Méchanceté en actes à l'ère numérique* », *Questions de communication* [En ligne], 34 | 2018, mis en ligne le 31 décembre 2018, consulté le 06 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/16938> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.16938>

Ce document a été généré automatiquement le 6 janvier 2022.

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0

François JOST, *La Méchanceté en actes à l'ère numérique*

Paris, CNRS Éd., 2018, 192 pages

David Galli

RÉFÉRENCE

François JOST, *La Méchanceté en actes à l'ère numérique*, Paris, CNRS Éd., 2018, 192 pages

- 1 En partant du constat d'un fort accroissement du champ de l'expression personnelle à l'ère numérique, François Jost, professeur émérite à l'université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, propose à travers cet ouvrage un examen pluridisciplinaire de la question de la « méchanceté en actes ». Dès l'introduction – « Ouverture » (pp.11-15) –, on peut percevoir une distinction fondamentale dans son propos entre « être méchant et accomplir des actes méchants » (p. 12). L'auteur précise alors son ambition qui est de disséquer la gradation de la méchanceté par les actes qui surgissent dans les médias depuis une soixantaine d'années. Sur le plan historique, nous comprenons de fait l'évolution des six chapitres – surnommés « actes » (p. 14), dans la continuité du ton et du titre de l'ouvrage – qui exposent les résultats d'une méthodologie d'analyse constituée autour de matériaux très fournis. Les corpus sélectionnés, différents à chaque chapitre, s'inscrivent dans l'optique d'une « compréhension des phénomènes » (p. 15), plutôt que dans une approche quantitative des actes de méchanceté relevés par le chercheur.
- 2 Dans le premier acte (pp.17-46), François Jost s'intéresse à *Hara-Kiri*, le journal satirique bien connu né dans les années 1960 dont neuf livraisons ont fait l'objet de procédures afin d'en censurer les contenus. Ces éditions sont constitutives d'un premier corpus, où l'on découvre l'auteur tantôt sémiologue dans son rapport aux images (couverture, articles), tantôt historien dans le travail de reconstitution du contexte politico-social inhérent aux actes de méchanceté observés. La « méchanceté médiatique » (p. 19) s'observe ici en une révolte contre les normes sociales et l'élite.

L'analyse est mise en perspective en présentant le « ridicule » (p. 34) comme un premier degré de méchanceté : une stratégie éditoriale visant à « tourner l'autre en ridicule » (p. 46). On se moque, on rabaisse l'autre, mais tout en « faisant rire » (p. 26). Le ridicule se distingue de l'humour noir, genre stylistique développé par plusieurs thématiques réflexives chez *Hara-Kiri* : l'armée, la Bible, et les tabous comme l'alcoolisme, la prostitution ou l'homosexualité. L'humour noir est déstabilisant, cruel, mais pas méchant : son objet est de proposer une réflexion sur le « mal qui est en nous » (p. 43). Au-delà de la critique sociale et politique induite par l'usage de la satire dans ce journal, François Jost fait la jonction avec le chapitre suivant en précisant que la « méchanceté n'existe que par rapport à l'autre » (*ibid.*).

- 3 Le second acte (pp. 47-69) introduit l'arrivée de la télévision comme l'un des médias de « spectacularisation de l'individu » (p. 48), étape du processus d'expansion de la méchanceté selon l'auteur. Ce dernier revient alors d'abord sur les travaux de Guy Debord dans *La Société du spectacle* (Paris, Buchet/Chastel, 1967) en abordant la « transformation du vécu en représentation, qui signe la victoire de l'apparence » (p. 48) : on passe du vécu au « vu » (p. 59). Ce phénomène accompagne l'apparition, puis le plébiscite, des témoignages de citoyens lambdas à la télévision. Les experts sont négligés au profit d'intervenants amateurs, comme par exemple des couples qui sont mis en scène face caméra dans l'émission *Psy-show* (1983) dont François Jost commente quelques images (pp. 53-58). Des sujets intimes sont abordés avec des interviewés qui se donnent « en spectacle » (p. 58), dans l'optique probable d'acquérir un « statut médiatique » (p. 52). Cette mise en avant de la confidence stimule les téléspectateurs et prépare un environnement plus proche de « l'illusion » (p. 49) que de la réalité. Un environnement propice au surgissement de la méchanceté qui, selon François Flahault (*La Méchanceté*, Paris, Descartes et Cie, 1998), très justement cité en page 48 : « n'est pas faire passer l'amour de soi avant la loi morale, ce n'est pas l'égoïsme où on la confine souvent, c'est plus que cela : c'est s'en prendre à l'autre ». François Jost présente ainsi les maillons psychosociologiques de la méchanceté corrélatifs au développement du paysage télévisuel français, jusqu'à l'extension de son corpus à certaines émissions de télé-réalité plus contemporaines en fin de chapitre. À ce propos, il s'intéresse à des candidates de télé-réalité comme Nelly (émission *Les Anges* 6) et Aurélie (*Les Anges* 8) qui sont mises en scène dans un dispositif suscitant les jalousies, les envies, voire la haine. Nous pouvons cependant émettre ici une réserve sur les commentaires de l'auteur à propos de la méchanceté entre les candidats au sein même de l'émission : il y a une dimension économique (les candidats sont des personnalités rémunérées et guidées par la production) qui semble occultée. Ce dernier point est approfondi un peu plus loin dans l'ouvrage (p. 93), lorsque François Jost prouve que Brigitte, candidate de télé-réalité, est en réalité une comédienne.
- 4 « L'enfer, c'est les autres » est à la fois une célèbre citation de Jean-Paul Sartre mais aussi le titre du troisième acte (pp. 72-98) de l'ouvrage qui débute par une longue narration de l'épisode intitulé *Nosedive* de la série *Black Mirror*. Le chercheur a choisi cette production car elle s'inscrit dans une prospective technologique et sociétale qui imagine la « notation » (p. 74) comme un moyen de régulation sociale par le regard des autres porté sur soi. C'est le jugement de l'autre, réducteur par les notes, parfois méchant, qui a aussi été choisi dans de nombreuses émissions depuis le succès d'*Un dîner presque parfait* (p. 82). Les réalisateurs des programmes cherchent à « produire des jugements forcément négatifs » (p. 92) qui ravissent téléspectateurs et internautes en usant à la fois de techniques audiovisuelles (la musique est analysée par François Jost

en ce sens page 87) et d'autres liées aux stéréotypes, à la catégorisation des candidats à l'écran. Revenons alors sur la notion de *delight* (p. 65) qui correspond à un plaisir éprouvé suite au soulagement perçu dans la représentation d'une tragédie qui ne nous touche pas nous, mais l'autre. Ce sentiment – dont certaines caractéristiques ramènent à l'expression de « complaisance morbide » proposée par Pierre Le Coz (*Le Gouvernement des émotions*, Paris, A. Michel, 2014) – était jusqu'alors ressenti ; mais comme l'explique François Jost, avec l'évolution des moyens d'expression, dorénavant le *delight* s'exprime « moins sous la forme d'une argumentation que par la réduction à un chiffre » (p. 78). La notation peut rapidement s'inscrire dans la méchanceté, parfois sans raison, dans l'anonymisation qu'internet défend. Mais si les phénomènes peuvent aller jusqu'à l'émergence d'un bouc émissaire – au sens d'un René Girard plusieurs fois cité dans l'ouvrage –, les citoyens semblent partisans de « l'authenticité » (p. 95) d'individus qui transcendent les normes sociales à l'écran. Une authenticité moins présente dans les relations, où chacun tente de préserver sa « face » (Erving Goffman, *Les Rites d'interaction*, trad. de l'anglais par A. Khim, Paris, Éd. de Minuit, 1974).

- 5 L'acte 4 (pp. 99-120) ajoute la dimension de « division » (p. 104) dans la méchanceté. François Jost propose le portrait du « troll » (p. 101) sur l'internet : un internaute perturbateur qui sévit sur les plates-formes par des commentaires empêchant la conversation en « contrevenant aux règles de la communication » (p. 104). Mais le troll est aussi nuisance et violence par son imbrication dans la sphère publique numérique. Certains passages de cet acte nous ramènent au second chapitre en ce qui concerne la haine envers l'élite (jadis télévisuelle, aujourd'hui en ligne) : le troll permet – souvent dans l'anonymat – d'attaquer les experts en utilisant la méchanceté pour contrer un article, une pensée, et surtout un individu. L'auteur fait part de sa propre expérience à ce sujet, relatant certains messages dont il a été le récepteur et qu'il caractérise parfois comme un « refus du savoir légitime » (p. 113). Formidable outil pour « déboulonner les statuts » (p. 116), le *trolling* d'experts a conduit des sites majeurs comme L'Obs à changer leur ligne éditoriale pour davantage se focaliser sur les témoignages d'internautes (p. 115).
- 6 Ces éléments conduisent à un cinquième chapitre (pp. 121-158) centré sur le *bashing* (p. 121), terminologie anglo-saxonne qui qualifie le processus de « dégradation de l'autre ». Le *bashing* est un acte de méchanceté qui repose à la fois sur un « jugement sans appel et sur un acharnement dans l'espace public » (*ibid.*). L'auteur poursuit par une analyse précise d'une scène de l'espace télévisuel – l'émission *Ce soir ou jamais* du 17 octobre 2013 – qui met en scène la disqualification d'Alain Finkielkraut dans un débat où la démolition de l'autre est un spectacle. L'émotion est utilisée par l'adversaire au détriment de l'argumentation, et François Jost montre comment le réalisateur de l'émission accompagne l'événement en lui donnant raison. Justement, le *bashing* s'exerce en public, surtout lorsque « des voix se mettent à l'unisson pour viser une même cible » (p. 130). L'auteur lie alors également le phénomène à la « répétition » (p. 138), au « dénigrement répété » (p. 130), en l'approchant par un corpus de numéros du magazine *L'Express* ciblant le président François Hollande. L'analyse révèle la réduction progressive de la fonction présidentielle, une image du pouvoir qui s'est « dégradée » (p. 131). Les journalistes ont répété des traits de « ridicule » qui s'incarnent dans un physique – « Flanby », « Babar » (p. 135) – menant à une ridiculisation du « corps sensible » (p. 144). Comme le précise le chercheur, il ne s'agit plus de critiquer, mais de « dévaluer » (p. 132), voire aller jusqu'à l'insulte. Le *bashing* s'étend des professionnels et experts aux amateurs, dans une expérience médiatique

élargie qui peut aller jusqu'à « l'antonomase » (p. 147) – qui consiste à transformer un nom propre en un nom commun pour faire part d'un trait essentiel. L'antonomase est présente dans un corpus de chroniques de l'humoriste Stéphane Guillon étudié par François Jost où, par exemple, Dominique Strauss-Kahn est le symbole de la « perversion sexuelle » (p. 148). La porte d'accès à la méchanceté s'inscrit donc aussi dans un processus de création de « signes » (p. 158) qui frappe l'autre de ridicule, ou d'infamie, ouvrant parfois à la « stigmatisation » (p. 152) de minorités.

- 7 L'ultime chapitre (pp. 159-181), l'acte 6, poursuit le propos en se focalisant sur des approches relatives à la « haine » (p. 159) de l'autre et l'analyse de discours s'y rapportant. François Jost questionne la liberté d'expression, l'humour et la fiction au prisme de la méchanceté. Sur certains sujets comme le négationnisme, la confusion entretenue entre les convictions de l'individu « je-origine réel » (p. 171) et le rôle de personnage humoristique « je-origine ludique » (p. 180) peut conduire à une requalification d'un spectacle humoristique en procès pour incitation à la haine, comme ce fut le cas de Dieudonné (p. 176). Alors « peut-on rire de tout ? » (p. 163), cette question est toujours d'actualité, car dans la société du spectacle de Guy Debord, « le vécu était réduit au visible, aujourd'hui le paraître est identifié à l'être. Inutile de protester qu'on n'est pas homophobe, comme Hanouna, si l'on a accompli des actes qui le paraissent devant la caméra » (p. 181). Cette longue citation nous dirige vers l'épilogue (pp. 183-187) de l'ouvrage, où l'auteur revient sur les symptômes de la méchanceté. De son usage en tant qu'arme du « peuple » (p. 186) contre les élites à son extension comme moyen d'incitation à la haine, la méchanceté est un phénomène complexe qui demande une réflexion éthique. « Jusqu'où peut aller la plaisanterie ? » (p. 184). Nous regrettons des corpus impliquant principalement des personnalités médiatiques peu originales – Dieudonné, François Fillon, Cyril Hanouna, François Hollande, Dominique Strauss-Kahn, etc. – mais ce serait pratiquer à notre tour une forme de *trolling* tant les analyses sont pertinentes sur plusieurs registres : sémiologie, sociologie, psychologie et philosophie. L'ère numérique n'a pas apporté de nouvelles formes de méchanceté, mais les sciences de l'information et de la communication ont tout intérêt à se saisir de cette approche par les signes et les actes pour en surveiller les processus.

AUTEURS

DAVID GALLI

Imsic, université de Toulon, Aix-Marseille université, F-83000
david.galli[at]univ-tln.fr